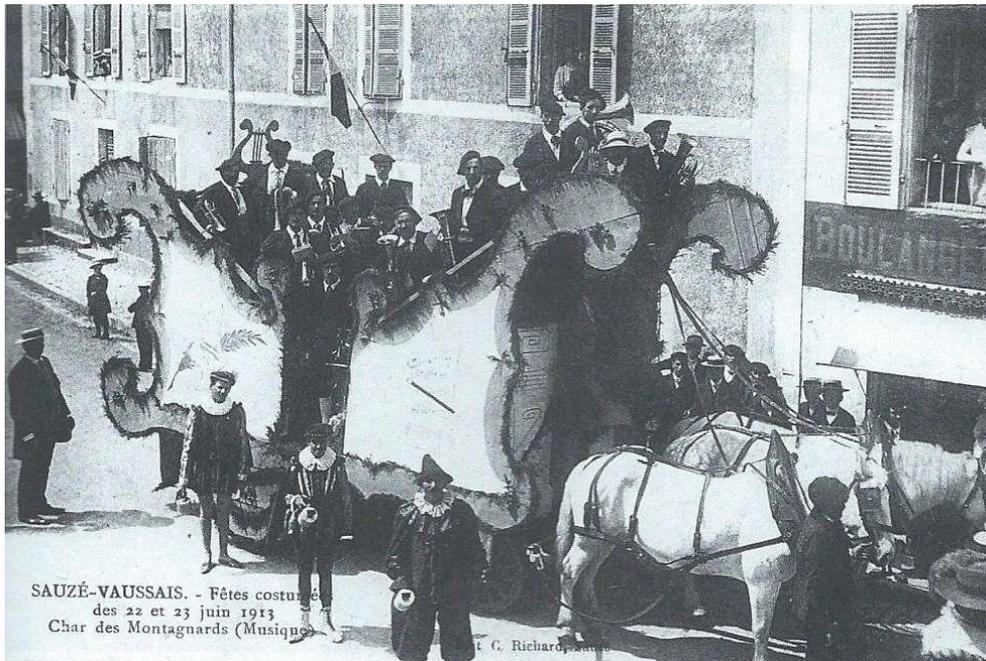


Accident stupide

Lucien Meunier un enfant indiscipliné

Le 23 juin 1913, Lucien le jeune fils du tailleur d'habits Célestin Meunier, de la fenêtre située à l'étage de la maison où il demeure à Sauzé-Vaussais, assiste à la fête costumée qui se déroule dans ce gros bourg poitevin. Cet enfant de sept ans est non seulement heureux d'observer les chars qui défilent dans la rue, mais aussi très fier que le seul photographe des environs, Charles Richard, un cousin éloigné de son père, ait choisi cet endroit pour immortaliser l'évènement. Les musiciens du char des Montagnards ont délaissé quelques instants leur instrument pour répondre aux sollicitations du photographe et aux applaudissements de l'enfant.



L'année suivante, aux premiers jours du mois d'août, Lucien se penche de nouveau à la fenêtre de sa maison qui donne sur la Grand' Rue de Sauzé. Il vient d'entendre un grondement sourd, des piétinements cadencés, des cris, des chants.

- Oh, Maman, c'est une cavalcade comme celle au 14 juillet! s'exclame-t-il. Sa mère Irma, n'ose le contredire, mais finit par lui avouer qu'il s'agit des soldats du canton qui partent en chantant à la guerre qui vient d'être déclarée. Combien d'entre eux reviendront vivants de la terrible boucherie qui se prépare? Irma pense à son jeune beau-frère, Alexandre Meunier qui lui aussi doit quitter la capitale pour rejoindre son régiment à Poitiers. Et son époux, Célestin, partira-t-il lui aussi? Quatre mois plus tard, la triste nouvelle parvient chez les Meunier: Alexandre vient de mourir à l'hôpital de Cherbourg des suites de blessures reçues en Belgique.

Pour Lucien, les années de la Grande Guerre, se confondent avec celles de son enfance. Il poursuit à l'école communale du bourg, sa scolarité primaire qu'il a commencée en octobre 1912. Parmi les camarades de sa classe, sept nés en 1906 comme lui, resteront dans la région jusqu'à leur conseil de révision. L'un d'entre eux, Emile Beaufigeau, un des fils du menuisier qui demeurait à la Chauvinière, vivra même toute son existence à Sauzé et y finira même ses jours en août 1982. Un autre camarade, Ferdinand Petit retournera vivre à Sauzé où il décèdera en 1985. Sans doute ces deux-là reprendront contact avec Lucien lorsqu'il reviendra au pays.

Même s'il est un enfant vif et intelligent, Lucien est un élève indiscipliné, car dans la classe des "Petits" où il est scolarisé, ayant fini les exercices avant les autres, il s'ennuie. Alors, il fait le pitre, se fait punir pour un rien, car il ne désire qu'une seule chose, sortir dans le couloir. La punition est tellement douce à ses yeux... C'est qu'il en profite pour écouter les leçons données aux "Grands" ou suivre par la fenêtre les expériences que leur fait leur maître.

Bien plus tard, Lucien dira de lui-même qu'il était un enfant "dur". Certes il devait avoir un caractère de chien, ne se laissant pas marcher sur les pieds. Pour lui, se montrer ainsi turbulent, est sans aucun doute sa manière d'attirer l'attention de ses proches, en particulier celle de sa mère qui l'élève seule depuis février 1915. En effet, à cette date, son père, le tailleur Célestin Meunier est parti effectuer sa campagne militaire dans les services auxiliaires, d'abord dans la Vienne, puis à Limoges, ensuite à Angers et enfin à Châtellerauld où il taillera des uniformes pour l'armée jusqu'à la fin de la guerre. Aussi, les occasions de le revoir sont rares ! Célestin ne bénéficiera que de six "permissions de détente" au cours des deux dernières années du conflit: une semaine en janvier, une deuxième en avril et une troisième en août.

Ainsi, pour occuper ses loisirs enfantins, Lucien fait les quatre cents coups avec ses copains sur la place du Marché. Quelle rigolade quand il entend l'épicier M. Guillon se plaindre à ses clientes que le chocolat qu'il dépose sur la pierre à évier dont l'écoulement débouche en saillie à l'extérieur, est souvent humide et sent une odeur indéfinissable! Lucien et ses copains rient sous cape et pour cause! Eux seuls en connaissent l'explication, puisqu'ils se soulagent régulièrement par l'orifice de l'écoulement!

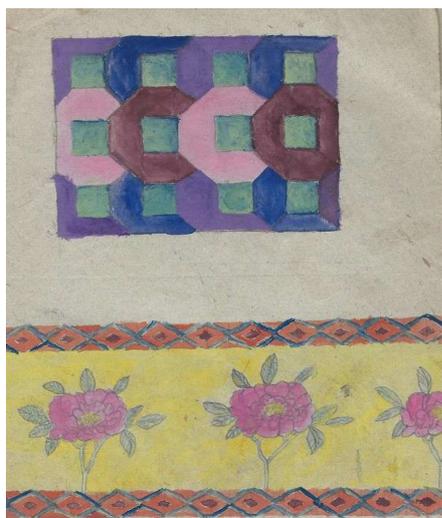
Est-ce avec ses voisins de la Grand'Rue, Joseph Magnan, Gabriel Delâge et Eugène Brothier, Etienne Vesque de la Chaume ou Emile Beaufigeau et Paul Doré de la Chauvinière, que Lucien tente de pêcher la "gueurneille", c'est-à-dire la grenouille, au chiffon rouge dans la Péruze? Mais où donc est cette rivière? Il paraît qu'elle prend sa source, dans les faubourgs de Sauzé, vers la route de Chef-Boutonne, mais elle est introuvable, car elle est si souvent à sec! A sa retraite, ses anciens camarades ne l'oublieront pas. Ils le prendront dans leur cercle de belote qui se réunit au café du coin de la place. Le prétexte officiel sera de vérifier si la girouette du beffroi tourne toujours comme il faut. Mais en fait, ce seront les "blanc-cass" qui valseront plus que les cartes!



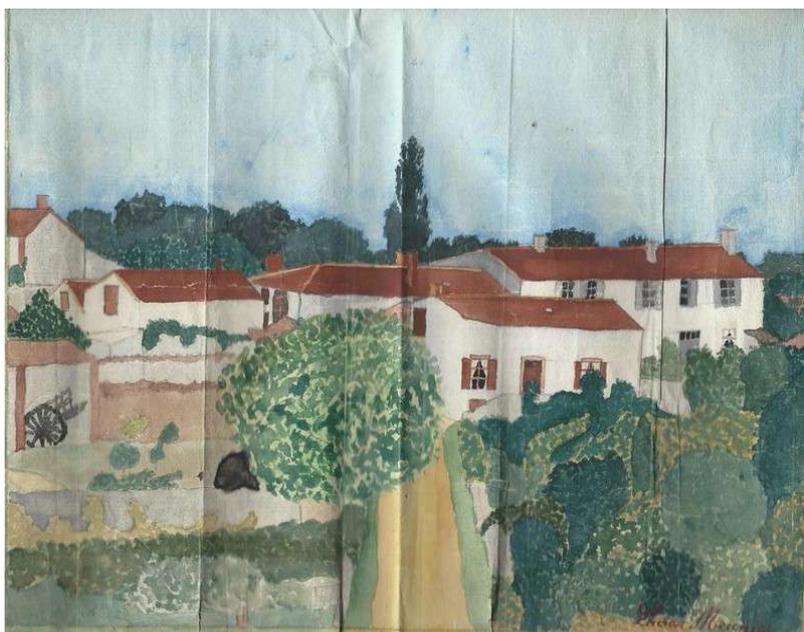
Voir si la girouette tourne bien...

Néanmoins, plus les années passent, moins la mère du jeune Lucien parvient à le maîtriser. Comment s'y prendre avec cet adolescent rétif et cabochard? C'est qu'il a pris l'habitude de faire semblant de se coucher et de s'éclipser sans bruit peu après, pour vagabonder dans les rues du bourg avec ses éternels complices. Aussi, avant de rentrer en pleine nuit, sachant que sa mère l'attend de pied ferme pour le corriger, il pousse la porte de la boutique du bout du pied, pensant esquiver les coups de bâtons, mais les reçoit quand même un peu plus loin au pied de l'escalier ou à l'entrée de la cuisine!

Le temps passe ainsi. L'année scolaire 1918 -1919 est celle où Lucien se prépare au certificat d'étude. D'après son cahier de "compositions", il est incontestable qu'il n'est pas très bon en français. Il se débarrasse vite de la corvée des rédactions quand le sujet ne l'inspire pas. Cependant, une fois, la description du travail du boulanger de la place du Marché, M. Fouché, est d'une telle précision que les fautes d'orthographe et de conjugaison en sont vite oubliées! Les mathématiques lui plaisent d'avantage. Résoudre des problèmes de mesures ou de pourcentages ne l'effraie pas. Le calcul mental est son point fort. D'ailleurs il gardera tout sa vie un intérêt démesuré pour cette matière. Ses cartes de géographie sont fort bien reproduites. Il aime dessiner, surtout des frises aux motifs géométriques, des engrenages complexes ou même des paysages. Des portraits beaucoup moins! Quelques années plus tard, il reprendra ses pinceaux et ses couleurs pour reproduire le paysage dans lequel il évoluera. Ses devoirs de sciences sont souvent réussis. D'ailleurs, il est intéressé par toutes les nouveautés scientifiques, en particulier par l'Electricité. Ah! voilà un métier dans lequel il aimerait plus tard exercer! En fait, le système scolaire de l'époque ne lui convient pas.



Dessin de Lucien (1917)



Peinture de Lucien (1923)

L'accident.

Au printemps 1919, son père Célestin, enfin revenu de la guerre, reprend son travail de tailleur d'habits dans sa boutique de la Grand' Rue de Sauzé. Il a besoin d'un fer à repasser en fonte qui a été oublié chez Marie-Alphonsine Lefèvre, sa belle-mère, qui habite à quelques pas de là, sur la place du Marché. Il voit son fils Lucien qui, contrairement à son habitude, est assis dans l'atelier à ne rien faire. Il lui demande donc d'aller chercher le fer.

- Ca va t'occuper! lui dit Célestin qui ne semble pas remarquer que son fils n'est pas dans son assiette, traîne un peu la jambe. Mais à son retour, le gamin s'effondre sous le poids du fer à

repasser, objet qui n'est pas bien lourd cependant. C'est que le drôle a terriblement mal au genou droit, qui s'est mis à enfler curieusement ! Il ne peut plus plier cette jambe. Oh ! comme il souffre!

Malheureusement, au fil des jours, le mal empire. Lucien est obligé de s'aliter. Ses parents appellent le docteur qui le soigne d'abord pour un rhumatisme. Mais un abcès se forme. Le médecin revient pour le percer et gratter l'os. Pendant cette opération, le nerf est touché. Une gouttière en fil de fer grillagé rescapée de la guerre lui est posée.

- Elle est trop grande! se plaint sa mère.

- Oh ! ça ne fait rien! On n'a que ça! Et puis ça ne va pas durer, ça va s'arranger! réplique son père.

Voulant comprendre pourquoi un abcès s'est ainsi formé, les parents inquiets interrogent sérieusement l'adolescent. Celui-ci se décide enfin à expliquer son aventure.

- J' ai couru après la charrette du boulanger qui partait en tournée, commence-t-il, j'ai essayé de m'agripper aux ridelles.

- Quel drôle de jeu ! fait sa mère.

- Oh, ce n'est pas la première fois que je le fais ce jeu-là, mais cette fois-ci, j'ai manqué mon coup...

- Alors, qu'est-ce qui s'est passé? demande son père inquiet.

- Je suis tombé par terre, sur mon genou droit ...qui est resté planté au sol. J'ai entendu un craquement et tout de suite, j'ai senti une douleur si forte que j' ai failli tomber dans les pommes!

- T'es revenu tout de suite à la maison?

- Ben oui, j'avais mal au genou, mais je n'avais aucune écorchure, pas une goutte de sang !

- Et pourquoi, t'as rien dit à la maison ? fait la mère.

- J' avais mal,c'est vrai! Mais j'avais aussi peur de recevoir une raclée ou des coups de badine...J' savais bien que c'était une bêtise de courir comme ça après une charrette et d' essayer me m' y accrocher...

Lucien ne se remettra jamais de cette chute. Il boitera durant toute sa vie! Pourtant, le neveu du docteur, lui même médecin à Chef-Boutonne s' apercevra du désastre, mais trop tard. La blessure se fermera mal, la jambe restera déformée, le genou bloqué à jamais. Ce ne sera qu'une soixantaine d'années plus tard, que Lucien comprendra ce qui s'était passé en 1919. A l'occasion d'une radiographie faite pour préparer une pose de prothèse de la hanche de cette jambe atrophiée, le chirurgien de l'hôpital de Garches lui donnera l'explication. Lors du choc, une esquille d'os s'est détachée du fémur, libérant partiellement la moëlle qui s'infecta et donna naissance au fameux abcès qui ne sera malheureusement pas le dernier, car Lucien sera hospitalisé à l'hôpital de Garches presque toute l' année 1960 pour en soigner bien d'autres .

Conséquences immédiates

Devant cette infirmité, Célestin et Irma pris de panique, craignant une issue fatale de leur fils unique, se mettent à l'oeuvre pour concevoir un autre enfant. Aussi, le 4 mars 1920, Lucien voit arriver au monde dans la grande chambre de la maison de la Grande Rue à Sauzé-Vaussais, sa petite soeur Rose.

Désormais, le jeune adolescent doit vivre avec son handicap. Dès lors, finies les courses effrénées avec les copains, les escapades nocturnes, quoique... Finies également les rencontres fortuites avec les jeunes Sauzéennes. Beaucoup ne peuvent s'empêcher de détourner les yeux à la vue de ce jeune estropié, alors qu'elles recherchaient quelques mois auparavant sa présence et sa bonne humeur, comme si une jambe raide allait entamer ses futures capacités viriles! Lucien se résignera difficilement à mépriser les réflexions désobligeantes de son entourage. Quelques-uns de ses anciens camarades l'abandonneront, d'autres au contraire, le soutiendront jusqu' au bout.

Comme tout handicapé moteur, Lucien tente de se surpasser. Sa manière de circuler en bicyclette est stupéfiante! Il frappe d'un fort coup de pied la pédale droite et pédale tranquillement du pied gauche. Les travaux de jardinage ne lui font pas peur, il lui suffit de prendre appui sur la bonne jambe.

Pour s'occuper, il trouve de nouveaux loisirs. Il participe à quelques répétitions de théâtre.



Lucien Meunier, troisième acteur à gauche

De plus, il est un bon musicien amateur, car sa mère Irma Lefèvre qui jouait du violoncelle dans sa jeunesse, lui a inculqué quelques notions de solfège. Il sait souffler dans un flûtiau à merveille et jouer convenablement du bandonéon. Alors, il s'engage dans une fanfare municipale, où il joue du tuba, anime les banquets et les festivités sauzéennes. Il y contracte le goût de la musique militaire. Combien de fois ses enfants se moqueront de sa manière de scander de son pied malade le rythme des hymnes nationaux ? Sa culture musicale sera assez étendue, avec toutefois, une préférence certaine pour les opérettes .

Une existence liée à son infirmité ou pas?

L'accident et l'alitement forcé écourtent ses études. Lucien ne passera jamais le certificat d'étude. Sa blessure à peine cicatrisée, ses parents cherchent un patron qui accepterait de le prendre en apprentissage. Lucien aurait bien voulu apprendre un métier lié à l'électricité, mais exercer une telle profession avec une jambe raide, impossible ! En effet, à cette époque, être électricien, c'est grimper aux poteaux électriques ou fixer des kilomètres de fils. Alors Célestin, en 1920, trouve un maître d'apprentissage dans le bourg: c'est l'horloger Paul Gadiou qui exerce dans la Grande Rue. Là, Lucien reste trois ans comme apprenti. Sans doute y fait-il connaissance d'un apprenti de son âge, Robert Martin, qui reprendra d'ailleurs le magasin Gadiou par la suite et restera un ami fidèle de Lucien.

Les années suivantes, Lucien les passe à exercer son métier d'horloger dans la région, à Lussac-le-Château, Secondigny, Bressuire et Richelieu. Il se met à son compte à Courtenay en septembre 1928, louant un magasin, faisant repeindre la devanture et y inscrire son nom au-dessus.

Certes, le début de son existence d'adulte est fortement influencé par cette infirmité, comme son changement d'orientation professionnelle ou ses loisirs. Cependant, ce sont d'avantage les conditions historiques et économiques qui le poussent à modifier le reste de sa vie. Ainsi, la crise économique qui sévit dans le monde entier à partir de 1929, le contraint à abandonner cette

profession qui correspond si bien à son esprit méticuleux et tâillon. La vente et la réparation de montres, de réveils, de pendules et d'horloges deviennent de plus en plus réduites. Pour survivre, Lucien devrait se convertir dans la vente de bijoux, mais c'est impensable sans un brin d'économie et sans crédit, il préfère alors abandonner le métier au début de l'année 1935.



Lucien Meunier devant sa boutique à Courtenay avec Jacques Terrassier (1935)

Lucien est alors garçon de salle à l'hôpital de Montargis pendant un an. Mais le chômage le coince au mois d'août 1936, en plein Front Populaire. N'ayant pas de certificat de travail à présenter à un éventuel employeur, il ne peut pas être embauché ! Cependant, un cousin par alliance, Jacques Tomasi, accepte de lui fournir un faux certificat, ce qui lui permet de trouver une place de tourneur en usine en région parisienne. Il restera ainsi ouvrier en usine jusqu'à sa retraite. C'est alors l'occasion de se lancer dans la vie militante. C'est ainsi que, de fils de notable provincial, il passe de l'artisanat à la condition ouvrière non sans peine, mais de façon définitive, en adoptant toutes les manières de penser et d'agir.

Quand éclate la Seconde Guerre Mondiale, en septembre 1939, le handicap physique de Lucien lui permet d'échapper à la mobilisation, d'autant plus qu'il avait été dispensé de tout service militaire en 1926. Mais la sécurité est de courte durée.

C'est alors, qu'un autre évènement, non lié à son infirmité, modifie définitivement sa vie: son mariage précipité à Sauzé- Vaussais, le 26 octobre 1942, avec la saintongeaise Eglantine-Paule Mutel-Lemoyne est plus une tentative pour échapper au STO en Allemagne qu'un mariage d'amour.

Un doute subsiste pourtant, relatif à l'influence de son infirmité sur sa vie. Il concerne les dernières années de la vie de Lucien. Sa chute dans la grande chambre de Sauzé, au début de l'année 1980, serait-elle la conséquence d'un faux pas ou bien celle d'une attaque cérébrale? Sa descente acrobatique de l'escalier sur le dos et son attente désespérée des secours auraient-elles occasionné la paraplégie qui le cloua au lit pour de longs mois? Nul ne le sait. C'est dans des conditions difficiles, voire humiliantes que Lucien Meunier s'éteignit, au matin du 1er avril 1982, dans un lit de fortune installé dans l'ancienne boutique de son père. Lucien venait de vivre plus de trois quarts de siècle, dont soixante-trois années avec une jambe raide et un genou atrophié, résultats d'un stupide accident.